

Luc Weibel

# Le Promeneur

Est-il possible, vraiment, de s'arrêter dans la ville où l'on vit? De regarder les lieux que l'on parcourt, et surtout de ne pas les oublier? Ils se marquent certes en nous, et si un jour le destin nous contraint à les quitter, sans doute les retrouverons-nous, à l'autre bout du monde, dans toute la fraîcheur de leur présence. Oui, mais aujourd'hui, maintenant, ici, est-ce possible, non de rêver à ce qui n'est pas ou à ce qui pourrait être, mais à ce qui est là, sous nos yeux?

J'essayais de m'en persuader, en marchant, l'autre jour, le long d'une rue grise que le dimanche après-midi rendait plus vide encore. Le quartier, m'avait-on dit, ne manquait ni d'animation ni de charme. M'étais-je trompé de jour ou d'heure? En fait d'animation je ne voyais que de longues plaques de verre, artistement teintées de bistre, où se reflétait en grelottant une chapelle néo-gothique. Ici et là, des inscriptions panoramiques: l'Epsom, la Résidence Longchamp, le Pesage. Et des espaces vides indiquaient que d'autres hôtels de ce genre étaient en chantier.

Au bout de cette rue où je n'avais rencontré âme qui vive, je vis se dresser une citadelle encore plus vaste et plus opaque que les autres. Elle s'appelait le Carlton-Amat. Double nom qui était, en lui-même, tout un programme. La rue Amat, bordée d'immeubles anciens, d'ateliers, d'entrepôts, appartenait encore à la topographie du quartier. Le Carlton, oripeau de carton-pâte, s'essayait grotesquement à l'entraîner dans quelque splendeur d'emprunt.

Je pressai le pas. La rue Amat me ramenait à la rue de Lausanne, bruyante artère dont je n'augurais rien de bon. Mais après quelques mètres, je m'arrêtai non sans surprise. La ligne des immeubles s'interrompait, laissant la place à une maison d'un étage, ancienne, enfouie sous de vastes thuyas et des buis arborescents. Que faisait-elle ici, en pleine ville, cette résidence de campagne aux formes cossues, presque obèses? Du reste, même en région rurale, elle détonnerait. Car elle ne porte ni le fronton classique ni l'austère façade des maisons «genevoises». En son centre, un balcon guilloché de motifs floraux est flanqué de deux bustes féminins, à la romaine, dans des niches. Au rez-de-chaussée, le pendant est assuré, de part et d'autre des hautes fenêtres du salon, par un Hermès nu, portant caducée, et par une autre divinité dont je ne distingue pas bien l'identité. Et toutes ces grâces ne sont pas réservées, comme il est d'usage ici, à une cour intérieure, ou à un «côté jardin» auquel seul aurait accès l'heureux propriétaire des lieux. Tout cela s'offre à profusion au passant qui de la rue contemple ces merveilles.

Pour tourner ainsi le dos aux usages calvinistes, il fallait croire à la vertu et à l'innocence de la beauté. La maison fut-elle la résidence d'un Florentin naguère exilé sur les rives du lac? À moins qu'elle n'ait abrité la retraite de quelque écrivain

ou professeur ami des arts, de ceux qui, dans la grisaille hivernale, donnent sagement leur cours ou leur chronique et qui, dès le printemps revenu, sautant dans le premier train, vont arpenter les jardins Boboli, ou contempler, sur un balcon romain, le bulbe inspiré de Saint-Yves de la Sapience? À côté de ceux qui s'exilent, cette ville connaît des hôtes impatients, soumis en apparence à ses mornes raideurs, mais cultivant en secret des fleurs plus vivaces, ou plus suaves. C'est souvent là-bas, au-delà des monts, qu'ils en ont découvert le parfum.

Une clôture sépare cette demeure de la rue. D'abord un mur de pierre brute, surmonté, devant la façade, d'une balustrade plus décorative que défensive. Plus loin, une faible grille laisse déborder sur la voie publique la végétation du jardin. Plutôt qu'une barrière, c'est une invite à s'arrêter, à regarder. À regarder et à toucher. L'enfant qui passe mettra sa main sur la grille et en fera résonner les barreaux. Si c'est là le chemin de l'école, il s'offrira ce plaisir tous les jours et connaîtra, de ce mur, de cette balustrade, les moindres aspérités, les moindres défauts. Parvenu à la hauteur du lierre, il ne pourra s'empêcher d'en saisir et d'en arracher, chaque jour, une feuille. Pourtant il n'y paraîtra jamais, tant ici la végétation l'emporte sur la pierre et s'impose à la fois sous les formes de l'exubérance et de la mort: les branches desséchées ne sont point ôtées (comme dans certaines forêts polonaises où nul ne pénètre jamais et qui pourrissent, merveilleusement, sur des entassements de mousse et de fougères), et sous leur vaste berceau, règne même en plein jour une obscurité odorante.

Je franchis le portail de la maison, sous les buis et les vieux arbres recouverts d'un lierre épais. Au pied des fenêtres, deux Espagnols réparent un vélomoteur. Ils m'adressent quelques mots que je ne comprends pas, et me font signe de passer. De l'autre côté, au bas du vaste mur aveugle de l'immeuble voisin, presque entièrement recouvert d'un ampélopsis arborescent, s'ouvre une petite cour sur laquelle donne la porte d'entrée, surmontée d'une marquise. La maison est sans doute louée à des immigrés. Seuls à rester en ville, en ce dimanche après-midi, avec le rêveur que je suis, en quête d'une vie urbaine qui a depuis longtemps cessé d'exister.

Extrait de l'ouvrage «Le Promeneur». Editions Zoé 1982, pp. 4-9. La rédaction de terra cognita remercie les Editions Zoé de lui avoir permis de publier cet extrait.

*Luc Weibel est écrivain et professeur titulaire de l'école d'interprète à Genève.*

Littérature